























## INTRODUCTION

---

**L**A découverte en 1852 d'une sorte de nouvelle égyptienne, analogue aux récits des Mille et une Nuits, fut une surprise réelle pour la plupart des savants de l'Europe. On s'attendait bien à trouver dans les papyrus des hymnes à la divinité, des poèmes historiques, des écrits de magie ou de science, des lettres d'affaire, une littérature sérieuse et solennelle, mais des contes ? Les hauts personnages dont les momies reposent dans nos musées avaient un renom de gravité si bien établi, que personne au monde n'avait jusqu'alors osé les soupçonner d'avoir lu ou composé des romans, au temps où ils n'étaient encore momies qu'en espérance. Le conte existait pourtant ; il avait appartenu à un prince, à un enfant











nés de voir à quel point la donnée et le détail en ressemblent à certaines données et à certains détails qu'on retrouve dans la littérature populaire d'autres nations.

Il se résout à première vue en deux contes différents. Au début, c'est l'histoire de deux frères, l'un marié, l'autre célibataire, qui vivent dans la même maison et s'occupent aux mêmes travaux. La femme d'Anoupou s'éprend de Bitiou sur le vu de sa force, et veut profiter de l'absence du mari pour satisfaire brutalement un accès de passion subite. Il refuse avec indignation ; elle l'accuse de viol, et manœuvre si adroitement que le mari, saisi de fureur, se décide à tuer son frère en trahison. Celui-ci, prévenu par les bœufs qu'il conduisait, se sauve, échappe à la poursuite grâce à la protection du soleil, se mutilé et se disculpe, mais refuse de revenir à la maison commune et s'exile au Val de l'Acacia. Le frère aîné, désespéré, rentre chez lui, met à mort la calomniatrice, puis « demeure en deuil de son petit frère ».

Jusqu'à présent, le merveilleux ne tient pas trop de place dans l'action : sauf quelques discours prononcés par les bœufs, et l'apparition miraculeuse d'une eau remplie de crocodiles entre les deux frères, au plus chaud de la poursuite, le narrateur ne s'est guère servi que de faits empruntés à la vie courante. L'autre conte n'est que prodiges d'un bout à l'autre. Bitiou s'est retiré au Val de l'Acacia pour vivre seul, et a déposé son cœur dans une fleur de l'arbre. C'est une

















en Russie et dans les pays slaves (1), chez les Roumains (2), dans le Péloponèse (3), en Asie-Mineure (4), en Abyssinie (5), dans l'Inde (6). En Allemagne, Bitiou est un berger, possesseur d'une épée invincible : une princesse lui dérobe son talisman ; il est vaincu, tué, mis en morceaux, puis rendu à la vie par des enchanteurs qui lui donnent la faculté de « revêtir toutes les formes qui lui plairont. » Il se change en cheval, est vendu au roi ennemi, et reconnu par la princesse qui recommande qu'on lui coupe la tête. Il intéresse à son sort la cuisinière du château : « Quand on me tranchera la tête, trois gouttes de mon sang sauteront sur ton tablier : tu les enterreras pour l'amour de moi. » Le lendemain, un superbe cerisier avait poussé à l'endroit

(1) En Lithuanie, Alex. Chodzko, Paris, 1864, p. 368, d'après E. Cosquin ; en Russie, l'ouvrage de Alfred Rambaud, La Russie épique, Paris, 1876, p. 377-380.

(2) Franz Obert, Romanische Märchen und Sagen aus Siebenbürgen, dans l'Ausland, 1858, p. 118 ; Arthur und Albert Schott, Walachische Märchen, Stuttgart, 1845, n° 8, d'après E. Cosquin.

(3) D'Estournelles de Constant, La vie de province en Grèce, Paris, 1878, p. 260-292, et le Bulletin de l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France, 1878, p. 118-123.

(4) J. G. von Hahn, Grieschische und Albanesishe Märchen, Leipzig, 1864, n° 49, d'après E. Cosquin.

(5) Leo Reinisch, Das Volk der Saho, dans l'Oesterreichische Monatschrift für den Orient, 1877, n° 5.

(6) M. Frère, Old Deccan Days or Hindoo Fairy Legends, London, 1868, n° 6, d'après E. Cosquin.



même où avaient été enterrées les trois gouttes de sang. La princesse fait abattre le cerisier ; mais la cuisinière a ramassé trois copeaux et les a jetés dans l'étang de la princesse, où ils se transforment en autant de canards d'or. La princesse en tue deux à coups de flèches et s'empare du troisième. A la nuit, elle l'enferme dans sa chambre ; le canard reprend l'épée magique et disparaît (1). En Russie, Bitiou s'appelle Ivan, fils de Germain le sacristain. Il trouve dans un buisson une épée magique dont il s'empare, puis va guerroyer contre les Turcs qui avaient envahi le pays d'Arinar, en tue quatre-vingt mille, cent mille, et reçoit pour prix de ses exploits la main de Cléopâtre, fille du roi. Son beau-père meurt, le voilà roi à son tour ; mais sa femme le trahit, livre son épée aux Turcs, et, quand Ivan désarmé a péri dans la bataille, s'abandonne au sultan comme la fille des dieux à Pharaon. Cependant, Germain le sacristain, averti par un flot de sang qui jaillit au milieu de l'écurie, part et retrouve le cadavre. « Si tu veux le  
« ranimer, dit son cheval, ouvre mon ventre, arrache  
« mes entrailles, frotte le mort de mon sang, puis,  
« quand les corbeaux viendront me dévorer, prends-en  
« un et l'oblige à t'apporter l'eau merveilleuse de vie. »  
Ivan ressuscite et renvoie son père : « Retourne à la

(1) J. W. Wolff, *Deutsche Hausmärchen*, Göttingen, 1851, in-8, p. 394, d'après E. Cosquin.





ment à n'être plus qu'un persée, Atys est transformé en pin (1). D'autres ont fait ou feront mieux que moi les rapprochements et les comparaisons nécessaires ; j'en ai dit assez pour montrer que les deux récits, dont est sorti le conte égyptien, se retrouvent ailleurs qu'en Égypte, et en d'autres temps qu'aux époques pharaoniques.

Est-ce une raison suffisante à déclarer qu'ils ne sont pas ou sont originaires de l'Égypte ? Un seul point me paraît hors de doute pour le moment : la version égyptienne est de beaucoup la plus vieille que nous ayons. Elle nous est parvenue en effet dans un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, c'est-à-dire nombre d'années avant le moment où nous commençons à reconnaître la trace des autres. Si le peuple égyptien a emprunté ou transmis au dehors les données qu'elle contient, l'opération a dû s'accomplir à une époque plus ancienne encore ; qui peut dire aujourd'hui comment et par qui elle s'est faite ?

## II

QUE le fond soit ou ne soit pas étranger, la forme est partout égyptienne : s'il y a eu as-

(1) Le côté mythologique de la question a été mis en lumière par M. Fr. Lenormant, dans *Les Premières civilisations*, t. I (édition in-8°), p. 375-401.

similation du récit, au moins l'assimilation est-elle complète. Et d'abord les noms. Quelques-uns, Bitiou et Anoupou, appartiennent à la légende : Anoupou est le dieu Anubis, et son frère, Bitiou, porte le nom du roi mythique Bytis, qui passait pour avoir régné sur le Nil longtemps avant Mini (1).

D'autres sont empruntés à l'histoire et rappellent le souvenir des plus célèbres parmi les Pharaons. L'instinct qui porte les conteurs à choisir partout, comme héros, des rois ou des seigneurs de haut rang s'associait en Égypte à un sentiment patriotique très-vif. Un homme de Memphis, né au pied du temple de Phtah et grandi, pour ainsi dire, à l'ombre des Pyramides, était familier avec Mini et Khouwou : les bas-reliefs et les peintures étalaient leurs portraits à ses yeux ; les inscriptions énuméraient leurs titres et célébraient les gloires de leurs règnes. Sans remonter aussi loin que Memphis dans le passé de l'Égypte, Thèbes n'était pas moins riche en monuments : sur la rive droite comme sur la rive gauche du Nil, à Karnak et à Louqsor comme à Gournah et à Médinet-Thabou, les murailles parlaient de grandes victoires remportées sur de grandes nations, de guerres toujours heureuses, d'expéditions lointaines au-delà des mers. Quand le con-

(1) C'est M. Lauth qui, le premier, a reconnu l'identité du nom de Bitiou avec celui de Bytis (*Ægyptische Chronologie*, 1877, p. 30-31).

teur mettait des rois en scène, l'image qu'il évoquait n'était pas seulement celle d'un mannequin superbe affublé d'oripeaux souverains : son auditoire et lui-même songeaient aussitôt à ces princes toujours vainqueurs, dont la figure et la mémoire vivaient encore au milieu d'eux. Il ne suffisait pas d'avancer que le héros était un monarque et de l'appeler Pharaon : il fallait dire de quel Pharaon glorieux on parlait, si c'était Pharaon Ramsès ou Pharaon Khouwou, un constructeur de pyramides ou un conquérant des dynasties guerrières. La vérité en souffrait souvent. Si familiers qu'ils fussent avec les rois monumentaux, les Égyptiens qui n'avaient pas fait de leurs annales une étude spéciale étaient assez portés à corrompre le nom des rois ou à brouiller les époques. Dès la douzième dynastie, le roi auquel Sinouhit raconte ses aventures est un certain Khoperkeri Amenemhdit, qu'on chercherait en vain dans les listes officielles (1). Snowrou, de la quatrième dynastie, est introduit dans le roman conservé à Pétersbourg avec Amoni de la onzième (2); Merkeri de la troisième figure dans l'un des papyrus de Berlin; Ousirmari et Minibptah de la dix-neu-

(1) Le nom de ce roi est formé du nom d'Amenemhaït I<sup>er</sup> et du prénom de son fils Ousirtasen I<sup>er</sup> : c'est peut-être un souvenir du règne commun de ces deux princes. Cf. dans la suite de ce volume les Aventures de Sinouhit, p. 119.

(2) W. Golénischeff, Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde, 1876, p. 109-111.

















rien de commun avec la vie réelle de ces rois. L'aventure de Phéron est une sorte de pièce satirique à l'adresse des femmes (1). La rencontre de Protée avec Hélène et Ménélas passera sans peine pour l'adaptation égyptienne d'un récit grec (2). On pouvait se demander jadis si les guides avaient tiré ces fables de leur propre fonds ou s'ils les avaient empruntées aux indigènes : la découverte des romans égyptiens a prouvé que, là comme ailleurs, les exégètes ont manqué d'imagination. Ils se sont bornés à répéter les fables qui avaient cours dans le peuple, et la tâche leur était d'autant plus facile que la plupart des héros de romans portaient des noms ou des titres authentiques. Aussi les dynasties d'Hérodote et de Diodore sont-elles un mélange de noms réels : Minis, Sabacon, Khéops, Khéphrin, Mykérinos ; de prénoms royaux : Miris, MIRÎ, « l'aimé de Râ » ; de sobriquets populaires : Sésousri, Sésostris ; de titres : Phéro, Prouti, dont on a fait des noms propres, et de mots formés d'éléments contradictoires, comme Rhampsinitos, où paraît, à côté du nom thébain de Ramsès, le titre saïte Si-nit, « fils de Nit » (3).

*La passion du roman historique n'a pas disparu en*

(1) Hérodote, liv. II, chap. cx1.

(2) Id., *ibid.*, chap. cxvi.

(3) Nouveau Fragment de commentaire sur le livre II d'Hérodote, dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, 1875.

Égypte avec les dynasties indigènes. Déjà, sous les Ptolémées, Nectanébo, le dernier roi de race égyptienne, était devenu le centre d'un cycle important : on en avait fait un magicien habile, un grand constructeur de talismans ; on le donna pour père à Alexandre le Macédonien. Poussons même au-delà de l'époque romaine : il n'y a pas besoin de feuilleter bien longtemps les écrivains arabes pour y retrouver, attribuées à des sultans d'Égypte, les aventures des Pharaons. Que l'historien pris à ces fables soit Latin, Grec ou Arabe, on se figure aisément ce que devient la chronologie au milieu de toutes ces manifestations de la fantaisie populaire. Hérodote, et à son exemple presque tous les écrivains anciens et modernes jusqu'à nos jours, ont placé Miris, Sésostris, Rhampsinitos, avant les rois constructeurs de pyramides. Le nom de Sésostris et de Rhampsinitos est un souvenir de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie ; celui des rois constructeurs de pyramides, Khéops, Khéphrin, Mykérinos, Asykhis, nous reporte à la quatrième et à la cinquième. La façon cavalière dont les rédacteurs de contes égyptiens ont traité la succession des règnes nous montre comment il se fait qu'Hérodote ait commis pareille erreur. L'un des contes dont les papyrus nous ont conservé l'original, celui de Satni, traite de deux rois et d'un prince royal. Les rois s'appellent Ousirmari et Minibphthal, le prince royal Satni Khâmoïs. Ousirmari est un des prénoms de Ramsès II, celui qu'il avait







*histoire où l'on exposait comme quoi, à un Ramsès-si-nit, le plus riche des rois, avait succédé Khéops, le plus impie des hommes. Il la conta à Hérodote, comme il dut la conter à beaucoup d'autres, et le bon Hérodote l'inséra dans son livre. Comme Khéops Khéphrin et Mykérinos forment un groupe bien circonscrit, que d'ailleurs, leurs pyramides s'élevant au même endroit, les guides n'avaient aucune raison de rompre à leurs dépens l'ordre de succession, la transposition une fois faite pour Khéops, il devenait nécessaire de déplacer avec lui Khéphrin, Menkeri et le prince qu'on nommait Asykhis. Aujourd'hui que nous pouvons contrôler le témoignage du voyageur grec par le témoignage des monuments, peu nous importe qu'il se soit laissé tromper. Il n'écrivait pas une histoire d'Égypte. Même bien instruit, il n'aurait pas donné au livre de son histoire universelle qui traitait de l'Égypte plus de développements qu'il ne lui en a donnés. Toutes les dynasties auraient dû tenir en quelques pages, et il ne nous eût rien appris que ne nous apprennent aujourd'hui les textes originaux. En revanche, nous y aurions perdu la plupart de ces récits étranges, et souvent bouffons, qu'il nous a si joliment racontés, sur la foi de ses guides. Phéron ne nous serait pas connu, ni Protée, ni Rhampsinite. Je crois que ç'aurait été grand dommage. Les monuments nous disent, ou nous diront un jour, ce que firent les Khéops, les Ramsès, les Thoutmôs du monde*

































de la lune, la certitude de ne jamais perdre la forme qu'il avait sur terre: le désir qu'il a de se procurer le livre merveilleux devient le principal ressort du roman.

Aussi bien, les sorciers et leurs pratiques n'étaient pas les seuls que la magie touchât de près. Qu'il le voulût ou non, chaque homme, né en Égypte d'une mère égyptienne, était, pendant sa vie comme après sa mort, soumis fatalement aux dogmes et aux formules de la magie. On croyait en effet que la vie humaine se rattachait par des liens nécessaires à la vie de l'univers et des dieux. Les dieux n'avaient pas toujours marqué pour l'humaine nature cette indifférence dédaigneuse à laquelle ils semblaient se complaire depuis le temps de Mini. Ils étaient descendus jadis dans le monde récent encore de la création, s'étaient mêlés familièrement aux peuples nouveau-nés, et, prenant un corps de chair, s'étaient soumis aux passions et aux faiblesses de la chair. On les avait vus s'aimer et se combattre, rêner et disparaître, triompher et succomber tour à tour. La jalousie, la colère, la haine avaient agité leurs âmes divines comme elles auraient fait de simples âmes humaines. Isis, veuve et délaissée, pleura de vraies larmes de femme sur son mari assassiné (1), et sa divinité ne la sauva

(1) Le livre des Lamentations d'Isis et de Nephthys a été publié par M. de Horrack.













*Les voir et les entendre au moment même où elles rendaient leurs arrêts était faveur réservée aux grands de ce monde. Les gens du commun n'étaient pas d'ordinaire dans leur confiance. Ils savaient seulement, par l'expérience de nombreuses générations, qu'elles départaient certaines morts aux hommes qui naissaient à de certains jours.*

« *Le 4 Paophi. — Hostile, bon, bon. — Ne sors aucunement de ta maison en ce jour ; quiconque naît en ce jour meurt de la contagion en ce jour.*

« *Le 5 Paophi. — Mauvais, mauvais, mauvais. — Ne sors aucunement de ta maison en ce jour ; ne t'approche pas des femmes ; c'est le jour d'offrir offrande de choses par devant [Dieu], et Montou (1) repose en ce jour. Quiconque naît en ce jour, il mourra de l'amour.*

« *Le 6 Paophi. — Bon, bon, bon. — Jour heureux dans le ciel ; les dieux reposent par-devant [Dieu], et le cycle divin accomplit les rites par devant.... (2). Quiconque naît ce jour-là mourra d'ivresse.*

« *Le 7 Paophi. — Mauvais, mauvais, mauvais. — Ne fais absolument rien en ce jour. Quiconque naît ce jour-là mourra sur la pierre (3).*

(1) *Montou, dieu de Thèbes et d'Hermonthis, est un des dieux belliqueux par excellence.*

(2) *Manque ici le nom d'une divinité.*

(3) *Peut-être : « Quiconque naîtra ce jour-là mourra sur la terre étrangère ».*





*fixée, non l'instant de sa mort : il était condamné, mais avait la liberté de retarder le supplice presque à volonté. Était-il, comme le Prince Prédestiné, menacé de la dent d'un crocodile ou d'un serpent, s'il n'y prenait point garde, ou si, dans son enfance, ses parents n'y prenaient point garde pour lui, il ne languissait pas longtemps sur cette terre ; le premier crocodile ou le premier serpent venu exécutait la sentence. Mais il pouvait s'armer de précautions contre son destin, se tenir éloigné des canaux et du fleuve, ne s'embarquer jamais à de certains jours où les crocodiles étaient maîtres de l'eau (1), et, le reste du temps, faire éclairer sa navigation par des serviteurs. On pensait qu'au moindre contact d'une plume d'ibis, le crocodile le plus agile et le mieux endenté devenait immobile et inoffensif (2). Je ne m'y fierais point ; mais l'Égyptien, qui croyait aux vertus secrètes des choses, rien ne l'empêchait d'avoir toujours sous la main quelque plume d'ibis et d'imaginer qu'il était garanti.*

*Aux précautions humaines on ne se faisait pas*

(1) A la date du 22 Paophi, le Papyrus Sallier IV enregistre la mention suivante : « Ne [te lave] dans aucune eau ce jour-là ; quiconque navigue sur le fleuve, c'est le jour d'être mis en pièces par la langue de Sevek (le crocodile). »

(2) Horapollon, Hieroglyph. II, LXXXI, édit. Leemans, p. 94-95. L'hieroglyphe dont il est question dans le texte de l'auteur grec est fréquent aux basses époques.











avait atteint l'extrême limite de la contrée ténébreuse et sortait à l'orient pour éclairer un nouveau jour (1). Les tombeaux des rois, des princes, des riches particuliers, étaient souvent construits à l'usage du monde infernal. Ils avaient, eux aussi, leur puits, par où le mort se glissait dans le caveau funéraire ; leurs couloirs enfoncés bien avant dans la roche vive, leurs grandes salles aux parois peintes, à la voûte arrondie (2), dont les parois portaient, en peinture, les démons et les dieux de l'enfer (3).

Tous les habitants de ces « maisons éternelles (4) » revêtaient, dans sa splendeur bizarre, la livrée de la mort égyptienne, le maillot de bandelettes fines, les cartonnages bariolés et dorés, le masque aux grands yeux d'émail, toujours ouverts : gardez de croire qu'ils étaient tous morts. On peut dire d'une manière générale que les Égyptiens ne mouraient pas au sens où nous mourons. Le souffle de vie, dont les tissus s'étaient imprégnés au moment de la naissance, ne disparaissait pas soudain avec les derniers battements du cœur : il persistait jusqu'à la complète décomposition. Combien obscure et inconsciente que fût cette vie du cadavre, il fallait éviter de la laisser

(1) Au pays de BOQIT, « l'accouchement ».

(2) Ce que les textes appellent KLIL (KERIRT), des fours, des salles à voûte arrondie.

(3) Ainsi le tombeau de Sési I et celui de Ramsès V.

(4) C'est l'expression consacrée dès le temps des premières dynasties.









familles de spectres, des assemblées de morts : un parlement de momies n'est possible que dans les hypogées de la vallée du Nil. Après cela, l'apparition d'un revenant dans un fragment malheureusement trop court du Musée de Florence n'étonnera personne (1). Ce revenant ou, pour l'appeler par son nom égyptien, ce khou, fidèle à l'habitude de ses congénères, racontait son histoire, comme quoi il était né sous le roi Râhotpou de la dix-septième dynastie, et quelle vie il avait menée. Lui aussi était, on le voit, de pure origine égyptienne.

## V

C'EN est assez pour montrer avec quelle fidélité certains récits populaires dépeignent les mœurs et les superstitions de l'Égyptien en Égypte : il est curieux de retrouver dans d'autres contes les impressions de l'Égyptien en voyage. Je sais que j'étonnerai bien des gens en avançant que, tout considéré, les Égyptiens étaient plutôt un peuple voyageur. On s'est en effet habitué à les représenter comme des gens casaniers, routiniers, entichés de la supériorité de leur race au point de ne vouloir rendre visite à aucune

(1) Publié par Golénisheff dans le Recueil de Travaux relatifs à l'Archéologie Égyptienne et Assyrienne, 1881, t. III, p. 159.





de ces contes, et aucun détail n'y prouve que l'auteur connaît autrement que de nom le pays où il conduisait ses personnages. L'homme qui a raconté les aventures de Sinouhit avait ou voyagé lui-même dans la région qu'il décrivait, ou consulté des gens qui y avaient voyagé. Il devait avoir parcouru le désert et en avoir ressenti les terreurs, pour parler comme il fait des angoisses de Sinouhit en le traversant. « La  
« soif s'abattit sur moi ; l'épuisement accabla mes  
« membres ; je me disais déjà : C'est le goût de la  
« mort, quand soudain je relevai mon cœur, je ren-  
« forçai mes membres, j'entendis la voix douce des  
« troupeaux. » Les mœurs des Iduméens ont été saisies sur le vif, et le récit du combat singulier entre Sinouhit et le champion de Tonou est raconté avec tant de fidélité, qu'on pourrait presque le donner pour le récit d'un combat d'Antar ou de Rebid.

Il ne nous restait plus, pour compléter la série des romans de voyages, qu'à trouver un roman maritime : le roman maritime qui nous manquait vient d'être découvert à Saint-Petersbourg ; (1). Les auteurs grecs et latins nous ont répété à l'envi que la mer était considérée par les Égyptiens comme étant impure, et que nul d'entre eux ne s'y aventurerait de son plein

(1) Sur un ancien conte égyptien. — Notice lue au Congrès des Orientalistes à Berlin par W. Golénischeff, 1881 ; cfr. p. 135 sqq. de ce volume.







et nous y voyons nettement comment le héros passe sans transition du domaine de la réalité à celui de la fable. Une tempête coule son navire et le jette sur une île. Le fait n'a rien que d'ordinaire en soi ; mais l'île à laquelle il aborde, seul de tous ses camarades, n'est pas une île ordinaire. Un serpent gigantesque l'habite avec sa famille, serpent à voix humaine qui accueille le naufragé, l'entretient, le nourrit, lui prédit un heureux retour au pays, le comble de cadeaux au moment du départ. M. Golénischeff a rappelé à ce propos les voyages de Sindbad le marin (1), et le rapprochement qu'il indique s'impose de lui-même à l'esprit du lecteur. Seulement les serpents que Sindbad rencontre dans les îles ne sont pas d'humeur aussi accommodante que le serpent égyptien : ils ne cherchent plus à divertir les étrangers par les charmes d'une longue causerie, mais à les avaler de fort bon appétit.

Je ne voudrais pas cependant conclure de cette analogie que le conte égyptien est une version ancienne du conte de Sindbad. Les récits de voyages merveilleux naissent naturels dans la bouche des matelots et présentent nécessairement un certain nombre de traits communs : l'orage, le naufragé qui survit seul à tout un équipage, l'île habitée par des monstres parlants, le retour inespéré avec une cargaison de richesses. Le voyageur a, par métier, la critique lâche et l'imagina-

(1) Sur un ancien conte égyptien, p. 14-18.



*L'Égypte ancienne n'avait rien à envier de ce chef à l'Égypte moderne. Le scribe à qui nous devons le conte de Saint-Petersbourg avait pour garant, des choses étonnantes qu'il débitait, les capitaines au long cours de son temps. Dès la douzième dynastie, on naviguait sur la mer Rouge jusqu'aux pays des aromates, sur la mer Méditerranée jusqu'aux îles de la côte asiatique : les noms géographiques épars dans le récit montrent que le héros dirige son voyage vers le sud. Il se rend aux mines de Pharaon : l'autobiographie d'Amoni-Amenemhâit nous apprend que les mines de Pharaon étaient situées en Éthiopie, et qu'on y parvenait par voie du Nil. Aussi le naufragé a-t-il soin de nous informer qu'il est parvenu à l'extrémité du pays de Ouauat, au sud de la Nubie, et qu'il a passé devant Sonmout, c'est-à-dire devant l'île de Blgêh, à la première cataracte. Il a donc remonté le Nil, puis, du Nil, est entré dans la mer, où une longue navigation a mené son navire jusque dans le voisinage du pays de Pount. Un géographe d'aujourd'hui ne comprend plus rien à cette façon de voyager : il suffit cependant de consulter certaines cartes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle pour se représenter ce que le scribe égyptien a voulu dire. On y verra le centre de l'Afrique occupé par un grand lac, d'où sortent, d'un côté le Congo et le Zambèze, de l'autre le Nil. Les marchands arabes du Moyen Age croyaient qu'en remontant le Nil, on arrivait au pays des Zindjes, et l'on*



































le disque solaire se lèvera, je plaiderai avec toi devant lui, afin que je [rétablisse] la vérité, car je ne serai plus avec toi jamais, je ne serai plus dans les lieux où tu seras : j'irai au Val de l'Acacia (1) ! »

QUAND la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, Phrâ-Harmakhouti s'étant levé, chacun d'eux aperçut l'autre. Le jeune homme parla à son grand frère, disant : « Pourquoi venir derrière moi afin de [me] tuer en fraude, sans avoir entendu ce que ma bouche avait à dire ? Mais moi, je suis cependant ton petit frère ! Mais toi, tu m'es comme un père ! Mais ta femme m'est comme une mère ! Or ne serait-ce pas, quand tu m'eus envoyé pour nous apporter des semences, que ta femme m'a dit : « Viens, passons une heure, couchons-nous ! » Et, voici, elle a tourné cela pour toi en autre chose. » Il fit connaître à son grand frère tout ce qu'il y avait eu entre lui et la femme. Il jura par Phrâ-Harmakhouti, disant : « Toi, [venir derrière moi] pour [me] tuer en fraude,

(1) La Vallée de l'Acacia paraît être en rapport avec la Vallée funéraire, où Ammon, le dieu de Thèbes, allait faire une visite annuelle, soi-disant afin de rendre hommage à son père et à sa mère, qui passaient pour être enterrés dans la nécropole. Il est probable que le Val de l'Acacia est un nom mystique de l'autre monde.







du Cycle des dieux (1), ne demeures-tu pas seul, après avoir quitté ton pays devant la femme d'Anoupou, ton grand frère ? Voici, sa femme est tuée, et tu lui as rendu tout ce qui avait été fait de mal contre toi. » Leur cœur souffrit pour lui beaucoup, beaucoup, et Phrà-Harmakhouti dit à Khnoum : « Oh ! fabrique une femme à Bitiou, afin que tu ne restes pas seul (2). » Khnoum lui fit une compagne [pour] demeurer [avec lui], qui était parfaite en ses membres plus que femme en la Terre-Entière, car tous les dieux étaient en elle. Les Sept Hathors (3) vinrent la voir et dirent [d']une seule bouche : « Qu'elle meure de mort violente ! » Bitiou la désirait beaucoup, beaucoup :

(1) L'épithète de « Taureau » est au moins bizarre, appliquée à un eunuque. On ne doit pas oublier cependant que Bitiou est Osiris, et que sa mésaventure, tout en lui enlevant sur la terre la puissance virile, ne l'empêche pas, comme dieu, de garder ses facultés prolifiques. Dans une des formes de la légende, Osiris, mutilé, réussit à féconder Isis et devient le père d'Horus.

(2) Cette phrase renferme un brusque changement de personne. Dans la première partie, Phrà s'adresse à Khnoum et lui dit : « Fabrique une femme à Bitiou » ; dans la seconde, il se tourne brusquement vers Bitiou et lui dit : « Afin que tu ne sois plus seul. »

(3) Les Sept Hathors, que nous retrouvons au *Conte du Prince Prédéstiné*, jouent, dans la légende égyptienne, le même rôle qu'ont les fées marraines dans nos contes de fées. On a vu, dans la *Préface* de cet ouvrage, quelle forme leur prêtait la superstition populaire.















coup, beaucoup, plus que tout homme en la Terre-Entière.

**E**T beaucoup de jours après cela, le taureau entra dans le harem, se tint à l'endroit où était la favorite, se mit à lui parler, disant : « Vois, je vis pourtant. » Elle lui dit : « Toi, qui es-tu donc ? » Il lui dit : « Moi, je suis Bitiou. Tu as su faire abattre par Pharaon, v. s. f., l'Acacia sous lequel était ma demeure, si bien que je ne pusse plus vivre, et, vois, je vis pourtant, je suis taureau ». La favorite eut peur beaucoup, beaucoup, du propos que lui avait tenu son mari. Il sortit du harem, et Sa Majesté, v. s. f., vint passer un jour heureux avec elle : elle fut à la table de Sa Majesté et On fut bon pour elle beaucoup, beaucoup. Elle dit à Sa Majesté, v. s. f. : « Jure-moi par Dieu, disant : « Ce que tu « diras, je l'écouterai pour toi. » Il écouta tout ce qu'elle disait : « Qu'il me soit donné de manger le foie de ce taureau, car on n'en fera jamais rien. » C'est ainsi qu'elle lui parla. On s'affligea de ce qu'elle disait beaucoup, beaucoup, et le cœur de Pharaon en fut malade beaucoup, beaucoup. Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, on célébra une grande fête d'offrandes en l'honneur du taureau, et on envoya un des premiers officiers de Sa Majesté, v. s. f., pour

faire égorger le taureau. Or, après qu'on l'eut fait égorger, comme il était sur l'épaule des hommes qui l'emportaient, il secoua son cou, il laissa tomber deux gouttes de sang vers les deux grands perrons (?) de Sa Majesté, v. s. f. : l'une d'elles fut d'un côté de la grande porte de Pharaon, v. s. f., l'autre de l'autre côté, et elles poussèrent en deux grands perséas (1), dont chacun était de toute beauté. On alla dire à Sa Majesté, v. s. f. : « Deux grands perséas ont poussé en grand miracle pour Sa Majesté, v. s. f., pendant la nuit, à côté de la grande porte de Sa Majesté, v. s. f. » ; et on se réjouit à cause d'eux dans la Terre-Entière, et On leur fit des offrandes.

**E**T beaucoup de jours après cela, Sa Majesté, v. s. f., sortit du portail (2) de lapis-lazuli, le cou ceint de guirlandes de toute sorte de fleurs ; il était sur son char de vermeil et sortit du palais royal, v. s. f., pour voir les perséas. La favorite sortit sur un char à deux chevaux, à la suite de Pharaon, v. s. f. Sa Majesté, v. s. f., s'assit sous un des perséas, [la favorite s'assit sous l'autre perséa. Quand elle fut assise, le perséa se mit] à

(1) Le Perséa était consacré à Osiris.

(2) Litt. : « se leva du portail ». Le roi étant le fils du Soleil, on se sert, pour rendre ses actions, des mêmes mots qu'on emploie à marquer les phases du soleil.





tière, On se mit à faire un jour de fête, on commença d'être en son nom (1). Sa Majesté, v. s. f., l'aima beaucoup, beaucoup, sur l'heure, et On le salua fils royal de Koush (2). Et beaucoup de jours après cela, Sa Majesté, v. s. f., le fit prince héritier de la Terre-Entière. Et beaucoup de jours après cela, quand il fut resté [beaucoup d'années] prince héritier de [la Terre-Entière], Sa Majesté, v. s. f., s'envola vers le Ciel (3). Bitiou dit : « Qu'on m'amène les grands conseillers de Sa Majesté, v. s. f., que je les instruisse de tout ce qui s'est passé à mon sujet. [On] lui amena sa femme, il plaida contre elle par devant eux, on exécuta leur sentence. On lui amena son grand

la XVIII<sup>e</sup> dynastie en ont été investis. Le mot *khnomm*, qui la désigne, signifie au propre *dormir, assoupir* : le *khnomm* est donc au propre la personne qui endort l'enfant, la *monit* celle qui lui donne le sein.

(1) Cette phrase obscure semble signifier, ou qu'on commença à donner le nom du jeune prince aux enfants qui naquirent après lui, ou qu'on commença à mettre son nom dans le protocole des actes publics.

(2) Un des titres des princes de la famille royale. Le *fils royal de Koush* était, à proprement parler, le gouverneur du pays de Koush, c'est-à-dire de l'Éthiopie. Dans la réalité, ce titre pouvait ne pas être simplement honorifique : le jeune prince gouvernait lui-même, et faisait, dans les régions du haut Nil, l'apprentissage de son métier de roi.

(3) Un des euphémismes ordinaires du style officiel égyptien, pour dire qu'un roi est mort.



LE

PRINCE PRÉDESTINÉ





de droite de la quatrième page, à partir de la ligne 8 jusqu'à la ligne 14, est effacée ou détruite presque entièrement. Enfin la cinquième page, outre quelques déchirures de peu d'importance, a perdu sur la gauche le tiers environ de toutes ses lignes. Néanmoins, le ton du récit est si simple et l'enchaînement des idées si facile à suivre, qu'on peut combler la plupart des lacunes et restituer la lettre même du texte. La fin se devine, grâce aux indications que fournissent les contes de même nature qu'on rencontre dans d'autres pays.

Il est difficile de déterminer au juste l'époque à laquelle remonte ce récit. Le lieu de la scène est alternativement l'Égypte et la Syrie du Nord, dont le nom est orthographié *Naharanna*, comme dans le *Papyrus Anastasi*, n° IV, pl. xv, l. 4. On ne saurait donc placer la rédaction du morceau plus tôt que la xviii<sup>e</sup> dynastie, c'est-à-dire que le dix-septième siècle avant notre ère. D'autre part, la forme des lettres, l'usage de certaines ligatures, l'apparition de certaines tournures grammaticales nouvelles, rappellent invinciblement les papyrus thébains contemporains des derniers Ramsès. J'inclinerai donc à placer, sinon la rédaction première du conte, au moins la version que nous en fournit le *Papyrus Harris*, et l'écriture du manuscrit, vers la fin ou le milieu de la xx<sup>e</sup> dynastie, au plus tôt.









dit : « Qu'on lui amène un jeune chien courant, [de peur que] son cœur ne s'afflige ! » Et, voici, on lui amena le chien.

ET, après que les jours eurent passé là-dessus, quand l'enfant eut pris de l'âge en tous ses membres, il envoya un message à son père, disant : « Allons ! pourquoi être comme les faibles ? Puisque [je] suis destiné à [trois] destinées [fâcheuses, n']agirai-je jamais selon ma volonté ? Quant à Dieu, qu'il agisse à sa volonté ! » On [écouta tout ce qu'il disait, on lui donna] toute sorte d'armes ; [on lui donna aussi] son [chien] pour [le] suivre, on le transporta à la côte orientale (1), on lui dit : « Ah ! va où tu désires ! » Son chien [était] avec lui ; il s'en alla donc, selon son caprice, à travers le pays, vivant des prémices de tout le gibier du pays. Arrivé pour s'envo[ler] vers le prince de Naharanna (2),

(1) La côte orientale, c'est la Syrie, par rapport à l'Égypte : nous verrons en effet, plus loin, que le prince arrive au pays de Naharanna. Le *Naharanna*, plus connu sous le nom de *Nabrina*, n'est pas, comme on l'a cru, la Mésopotamie : c'est la Syrie Septentrionale, au nord d'Oms, entre l'Euphrate et l'Oronte.

(2) On pourra trouver bizarre que le prince, ignorant l'histoire de la princesse de Naharanna, arrivât dans le pays où elle se trouvait avec l'intention de s'envoler pour la conquérir. Aussi bien, l'auteur égyptien n'a-t-il songé qu'à mettre le lecteur par avance dans la confiance de ce qui allait se passer. C'est ainsi





pour s'envoler avec les enfants des chefs, et il s'envola, et il atteignit la fenêtre de la fille du chef de Naharanna; elle le baisa et l'embrassa dans tous ses membres.

ON s'en alla pour réjouir le cœur du père de la princesse, et on lui dit : « Un des hommes a atteint la fenêtre de ta fille. » Le prince interrogea le messenger, disant : « Le fils duquel des princes? » On lui dit : « Le fils d'un officier de cavalerie, venu en fugitif du pays d'Égypte, pour [échapper à] sa [belle-]mère, quand elle eut des enfants. » Le prince de Naharanna se mit très-fort en colère. Il dit : « Est-ce que moi je donnerai ma fille au transfuge du pays d'Égypte? Qu'il s'en retourne! » On alla dire [au prince] : « Retourne-t'en au lieu d'où tu es venu. » Mais la princesse le saisit, et elle jura par Dieu, disant : « Par Phrâ Har[makhouti]! si on me l'arrache, je ne mangerai plus, je ne boirai plus, je mourrai sur [l'heure.] » Le messenger alla pour [répéter] tous les discours qu'elle avait tenus à son père; et le prince envoya des gens pour tuer le jeune homme, tandis qu'il était dans sa maison. La princesse [leur] dit : « Par Phrâ! si on le tue, au coucher du soleil, je serai morte; je ne passerai pas une heure de vie, [plutôt que de rester séparée de lui!] » On l'[alla dire] à son père. Le



codile du fleuve [sortit du fleuve] (1), et il vint au milieu du bourg où était le prince. [On l'enferma dans un logis], où il y avait un géant. Le géant ne laissait point sortir le crocodile, et quand le crocodile [dormait], le géant sortait pour se promener. Et quand le soleil se [levait, le géant rentrait dans le logis, et cela] tous les jours, pendant un intervalle d'un mois deux jours.

Et, après que les jours eurent passé là-dessus, le prince resta pour se divertir dans sa maison. Quand la nuit vint, le prince se coucha sur sa natte, et le sommeil s'empara de ses membres. Sa femme emplit un . . . . . Quand un [serpent] sortit [de son] trou, pour mordre le prince, voici sa femme était auprès de lui, [mais] non couchée. Alors les [servantes donnèrent du lait] au serpent ; il en but, il s'enivra, il resta couché le ventre en l'air, et [la femme] le [fit pé]rir avec des coups de sa pique. On réveilla le mari, [qui fut saisi d'étonnement], et elle lui dit : « Vois ! ton dieu t'a donné un de tes sorts entre

(1) Pas plus que dans le *Conte des deux Frères*, l'auteur égyptien ne nomme le fleuve dont il s'agit : il emploie le mot *Iounâ, iôm, le fleuve*, et cela lui suffit. L'Égypte n'avait en effet d'autre fleuve que le Nil, et le lecteur égyptien comprenait sur-le-champ qu'en lui donnant le terme générique *iôm*, on ne pouvait vouloir lui parler que du Nil.





*seulement que le monstre pose à son adversaire une sorte de dilemme fatal : ou le prince remplira une certaine condition, et alors il vaincra le crocodile, ou il ne la remplira pas, et alors « il verra la mort. » La fin du récit n'est pas difficile à restituer : tous les lecteurs de contes la devinent.*

*Le prince triomphait du crocodile,  
mais le chien, dans l'ardeur de  
la lutte, blessait mortellement  
son maître et accomplissait,  
sans le vouloir, la  
prédiction des  
Hathors.*



LE

CONTE DE SATNI-KHÂMOÏS





**L**e manuscrit de ce conte porte la date de l'an xxxv d'un roi dont le nom n'a jamais été écrit. Il ne peut être question ici que de Ptolémée II Philadelphe (284-246) ou de Ptolémée VIII Sôter II (117-81), qui seuls ont régné plus de trente-cinq ans. Le type de l'écriture et les particularités de la langue me font pencher pour le premier de ces deux princes.

Il fut découvert à Thèbes en 1864, dans la nécropole de Dêr-el-Médinéh, puis publié en *fac-simile* par Mariette, *Les Papyrus du Musée de Boulaq*, 1871, t. I, pl. 29-32. Il se composait primitivement de six pages numérotées de 1 à 6. Les deux premières sont perdues, et le commencement de toutes les lignes de la troisième fait défaut. Il a été signalé et traduit pour la première fois par :

Brugsch, *Le Roman de Setnau contenu dans un papyrus démocratique du Musée égyptien de Boulaq*, dans la *Revue archéologique*, II<sup>e</sup> série, t. XVI (sept. 1867), p. 161-179.

Viennent ensuite :

Lepage-Renouf, *The Tale of Setnau* (from the version of Dr Heinrich Brugsch-Bey), dans les *Records of the Past*, 1875, t. IV, p. 129-148.

E. Révillout, *Le Roman de Setna, Étude philologique et cri-*









LE

## CONTE DE SATNI-KHÂMOÏS

(ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE)

---

**L** y avait une fois un roi, nommé Ousirmari, v. s. f. (1), et ce roi avait deux fils d'une même mère : Satni Khâmoïs était le nom de l'aîné, Anhathorerêdou le nom du second. Et Satni Khâmoïs était fort instruit

(1) Je rappelle une fois de plus au lecteur que ce début est une restitution, et que le texte original des deux premières pages est détruit.























« riche. » Noferképtah appela un page et lui  
 « commanda de donner les cent pièces d'argent  
 « au prêtre ; il lui fit apporter les deux cercueils ;  
 « bref, il fit tout ce que le prêtre avait dit. Le  
 « prêtre dit à Noferképtah : « Le livre en ques-  
 « tion est au milieu du fleuve de Coptos (1), dans  
 « un coffret de fer. Le coffret de fer est dans un  
 « coffret de bronze ; le coffret de bronze est dans  
 « un coffret de bois de palme ; le coffret de  
 « bois de palme est dans un coffret d'ivoire et  
 « d'ébène ; le coffret d'ivoire et d'ébène est dans  
 « un coffret d'argent ; le coffret d'argent est dans  
 « un coffret d'or, et le livre est dans celui-ci (2).  
 « Et il y a un fourmillement de serpents, de  
 « scorpions et de toute sorte de reptiles autour  
 « du coffret dans lequel est le livre, et il y a un  
 « serpent immortel enroulé autour du coffret en  
 « question. »

(1) Le Nil, en traversant chaque nome, recevait un nom spécial : le *fleuve de Coptos* est donc, ici, la partie du Nil qui passe dans le nome de Coptos.

(2) En comparant cet endroit au passage où Noferképtah trouve le livre, on verra que l'ordre des coffrets n'est pas le même. Le scribe s'est trompé ici dans la manière d'introduire l'énumération. Il aurait dû dire : « Le coffret de fer *renferme* un coffret de bronze ; le coffret de bronze *renferme* un coffret en bois de palme, etc. ; » au lieu de : « Le coffret de fer *est dans* un coffret de bronze ; le coffret de bronze *est dans* un coffret de bois de palme, etc. »











« tais établie sur la rivière de Coptos, je ne bu-  
« vais ni ne mangeais, je ne faisais chose du  
« monde, j'étais comme une personne arrivée à la  
« *Bonne-Demeure* (1). Je dis à Noferképtah :  
« Par la vie, donne que je voie ce livre, pour  
« lequel nous avons pris toutes ces peines. » Il  
« me mit le livre en main. Je lus une formule de  
« l'écrit qui y était : j'enchantai le ciel, la terre,  
« l'enfer, les montagnes, les eaux ; je connus les  
« oiseaux du ciel, les poissons de l'eau, les ani-  
« maux, tous tant qu'ils sont. Je récitai l'autre  
« formule de l'écrit : je vis le soleil qui apparaissait  
« au ciel avec son cycle de dieux, je vis la lune le-  
« vante et toutes les étoiles du ciel en leur forme.  
« Je vis les poissons de l'eau, car il y avait une  
« force divine de l'eau qui les faisait monter à la  
« surface. Après que j'eus parcouru l'écrit et que  
« j'eus parlé à Noferképtah, mon frère aîné, qui  
« était un scribe accompli et un homme fort sa-  
« vant, il se fit apporter un morceau de papyrus  
« vierge ; il y écrivit toutes les paroles qu'il y  
« avait dans le livre, fit remplir le papyrus de  
« parfums et dissoudre le tout dans de l'eau.  
« Quand il reconnut que tout fut dissous, il but  
« et sut tout ce qu'il y avait dans l'écrit.

(1) C'est un des euphémismes les plus usités en Égypte pour désigner le tombeau.









« on le rapporta au roi, et le roi descendit au-  
 « devant de la cange royale (il était en manteau  
 « de deuil, et la garnison de Memphis était tout  
 « entière en manteau de deuil, ainsi que les  
 « prêtres de Phtah, le grand-prêtre de Phtah et  
 « tous les gens de l'entourage du roi), pour voir  
 « Noferképtah qui occupait la cabine d'honneur  
 « de la cange royale en sa qualité de scribe  
 « excellent. On l'en tira, on vit le livre sur sa  
 « poitrine, et le roi dit : « Qu'on ôte ce livre qui  
 « est sur sa poitrine. » Les gens de l'entourage  
 « du roi, ainsi que les prêtres de Phtah et le  
 « grand-prêtre de Phtah dirent devant le roi :  
 « O notre grand maître — puisse-t-il avoir la durée  
 « de Râ ! — c'est un scribe excellent, un homme  
 « très-savant que Noferképtah ! » Le roi le fit  
 « introduire dans la *Bonne-Demeure* (1) l'espace de  
 « seize jours, revêtir d'étoffes l'espace de trente-  
 « cinq jours, ensevelir l'espace de soixante-dix  
 « jours ; puis on le fit déposer dans sa tombe  
 « parmi les demeures de repos.

**J**E t'ai conté tous les malheurs qui nous sont  
 « arrivés à cause de ce livre dont tu dis :

(1) La *Bonne Demeure* est d'ordinaire, comme nous l'avons vu (p. 63), un des noms de la tombe. Il semble que ce soit ici la maison où l'on déposait les corps, pour leur faire subir les premières préparations de l'embaumement.













jeune servante et parla avec elle : elle s'exclama contre ses paroles, comme si c'était une insulte. Toubouï dit au jeune homme : « Cesse de parler à cette radoteuse de fille ; viens et me parle. » Le jeune homme approcha de l'endroit où était Toubouï. Il lui dit : « Je te donnerai dix pièces d'or pour passer une heure avec Satni-Khâmoïs, le fils du roi Ousirmari. [Sinon], n'es-tu pas prévenue qu'on usera de violence ? Voici ce qu'il fera faire : il te mènera dans un endroit caché, [si bien que] personne au monde ne te connaîtra plus. » Toubouï dit : « Va dire à Satni : « Je suis chaste, je ne suis pas une personne vile. S'il est que tu désires avoir ton plaisir de moi, tu viendras à Bubaste (1) dans [ma] maison, où tout sera préparé, et tu feras ton plaisir de moi, sans que j'en parle à toutes les commères des rues. » Quand le page fut revenu auprès de Satni, il lui répéta toutes les paroles qu'elle avait dites sans excep-

(1) Aujourd'hui *Tell-Basta*, près de Zagazig. Brugsch a séparé les deux parties qui forment le mot, et a traduit *au temple de Bast*. L'orthographe du texte égyptien ne permet pas cette interprétation : il s'agit, non pas d'un *temple de Bast*, situé dans un des quartiers de Memphis, mais de la *maison de Bast*, de Bubaste. Le voyage est de ceux qui n'exigeaient pas de longs préparatifs ; il pouvait s'accomplir en quelques heures, au rebours du voyage de Coptos que font successivement Noferképtah et Satni lui-même.

tion, puis il dit, ce qui était de saison : « Malheur à quiconque sera [là] avec Satni (1) ! »

SATNI se fit amener une barque ; il monta au port sur elle et ne tarda pas d'arriver à Bubaste. Il alla à l'occident de la ville, jusqu'à ce qu'il rencontrât une maison qui était fort haute : il y avait un mur tout à l'entour, il y avait un jardin du côté du nord, il y avait un perron devant la porte. Satni s'informa, disant : « Cette maison, la maison de qui est-ce ? » On lui dit : « C'est la maison de Toubouï. » Satni pénétra dans l'enceinte, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face du corps de logis situé dans le jardin. On en prévint Toubouï ; elle descendit, prit la main de Satni et lui dit : « Jure que ton voyage pour entrer dans la maison du prêtre de Bast, dame de Onkhto, me sera fort agréable. Viens en haut avec moi. » Satni se rendit en haut, par l'escalier de la maison, avec Toubouï, jusqu'à ce qu'il parvint à l'étage supérieur de la maison, qui était enduit et bariolé d'un enduit et d'un bariolage de lapis-lazuli vrai et de máfek vrai (2) ;

(1) Il y a là, de la part du page, un de ces cas de prescience que j'ai déjà signalés plus haut, p. 35, note 2.

(2) Le máfek est un nom commun à tous les minéraux verts, ou bleu tirant sur le vert, sulfate de cuivre, émeraude, turquoise, etc., que connaissaient les Égyptiens.



Une heure passée, on vint annoncer ceci à Satni : « Tes enfants sont en bas. » Il dit : « Qu'on les fasse monter. » T'boubouï se leva, elle revêtit un voile de fin lin, et Satni vit tous ses membres au travers, et son désir alla croissant plus encore qu'auparavant. Satni dit à T'boubouï : « Que j'accomplisse ce pourquoi je suis venu à présent. » Elle lui dit : « La maison où tu es sera ta maison. Mais je suis chaste, je ne suis pas personne vile. S'il est que tu désires avoir ton plaisir de moi, tu feras écrire tes enfants sur mon écrit, afin qu'ils ne cherchent point à disputer contre mes enfants au sujet de tes biens. » Satni fit amener ses enfants et les fit écrire sur l'écrit. Satni dit à T'boubouï : « Que j'accomplisse ce pourquoi je suis venu à présent. » Elle lui dit : « La maison où tu es sera ta maison. Mais je suis chaste, je ne suis pas personne vile. S'il est que tu désires avoir ton plaisir de moi, tu feras tuer tes enfants, afin qu'ils ne cherchent point à disputer contre mes enfants au sujet de tes biens. » Satni dit : « Qu'on me fasse le crime dont le désir t'est entré au cœur. » Elle fit tuer les enfants de Satni devant lui, elle les fit jeter en bas de la

rieures à la conquête grecque semble montrer que la rédaction du conte de Satni ne doit guère remonter plus haut que l'époque des Lagides.<sup>f</sup>

fenêtre aux chiens et aux chats, et ceux-ci en mangèrent les chairs, et il les entendit pendant qu'il buvait avec Toubouï. Satni dit à Toubouï : « Accomplissons ce pourquoi nous sommes venus maintenant ; car tout ce que tu as dit devant moi, on l'a fait pour toi. » Elle lui dit : « Rends-toi dans cette chambre. » Satni entra dans la chambre, il se coucha sur un lit d'ivoire et d'ébène, afin que son amour reçût récompense, et Toubouï se coucha sur le rebord. Satni allongea sa main pour la toucher : elle ouvrit sa bouche si large qu'il en sortit un grand orage.

**L**ORSQUE Satni revint à lui, il était dans une chambre de four sans aucun vêtement sur le dos (1). Une heure passée, Satni aperçut un homme grand, debout sur un pavois, qui foulait aux pieds de nombreux ennemis (2), et qui était à la semblance d'un roi. Satni alla pour se lever : il ne put se lever de honte, car il n'avait point de vêtement sur le dos. Le roi dit :

(1) Un membre de phrase *Au qun-f hi-khen n uât hin*, que je passe, et dont le sens sera clair pour toutes les personnes qui voudront bien recourir au texte original.

(2) C'est la description de ces statues de dieux ou de rois qu'on voit foulant aux pieds, soit les représentants des peuples vaincus, soit les *Neuf arcs*, symbole des peuplades hostiles à l'Égypte.

« Satni, qu'est-ce cet état dans lequel tu es ? » Il dit : « C'est Noferképhtah qui m'a fait tout cela. » Le roi dit : « Va à Memphis. Tes enfants, voici qu'ils te désirent, voici qu'ils se tiennent devant le roi. » Satni dit au roi : « Mon puissant maître, — puisse-t-il avoir la durée de Râ ! — quel moyen d'arriver à Memphis puis-je employer, n'ayant aucun vêtement du monde sur mon dos ? » Le roi appela un page qui se tenait à côté de lui, et fit qu'il donnât son vêtement à Satni. Le roi dit à Satni : « Va à Memphis. Tes enfants, voici qu'ils vivent, voici qu'il se tiennent devant le roi (1). »

SATNI alla à Memphis; il embrassa avec joie ses enfants, car ils étaient en vie. Le roi dit : « Est-ce point l'ivresse qui t'a fait faire tout cela ? » Satni conta tout ce qui lui était arrivé avec Toubouï et Noferképhtah. Le roi dit : « Satni, j'ai déjà levé la main contre toi, disant :

(1) On voit, par le discours du *roi*, qui n'est autre que Noferképhtah, que toute la scène de séduction et de meurtre précédente n'avait été qu'une hallucination magique. Satni, devenu impur et criminel en pensée, sinon en fait, perdait sa puissance surnaturelle. On trouve une donnée analogue dans les *Mille et une Nuits* : un sorcier, après s'être uni avec une femme, ne pouvait plus user avec succès de ses formules magiques, jusqu'au moment où il avait accompli les ablutions nécessaires en pareille circonstance, et s'était purifié de sa souillure.

« Il te tuera, à moins que tu ne rapportes ce livre  
« au lieu d'où tu l'as apporté pour toi ; » mais tu  
ne m'as pas écouté jusqu'à cette heure. Mainte-  
nant rapporte le livre, une fourche et un bâton  
dans ta main, un brasier allumé sur la tête. »  
Satni sorti de devant le roi, une fourche et un  
bâton dans la main, un brasier allumé sur sa  
tête, et descendit dans la tombe où était Nofer-  
képhtah. Ahouri lui dit : « Satni, c'est Phtah,  
le dieu grand, qui t'amènes ! Tu es enchanté ! »  
Noferképhtah rit, disant : « C'est bien ce que je  
t'avais dit auparavant. » Satni loua Noferké-  
phtah, et reconnut ceci : tandis qu'ils parlaient,  
le soleil était dans la tombe entière (1). Ahouri  
et Noferképhtah louèrent Satni extrêmement.  
Satni dit : « Noferképhtah, ai-je à faire quelque  
chose d'humiliant ? » Noferképhtah dit : « Satni,  
tu sais ceci, à savoir, Ahouri et Mikhonsou, son  
enfant, sont à Coptos ; ils ne sont réunis dans  
cette tombe que par art de scribe habile. Consens  
à ceci : prends peine et va à Coptos. »

**S**ATNI ne tarda pas après cela à remonter hors  
de la tombe. Il alla devant le roi, il conta

(1) En rapportant le talisman, Satni avait fait rentrer dans  
la tombe la lumière, qui en était sortie lorsqu'il avait emporté le  
talisman.





en âge. Ne connais-tu pas les endroits où sont Ahouri et Mikhonsou, son enfant ? » Le vieillard dit à Satni : « Le père du père de mon père a dit au père de mon père, et le père de mon père a dit à mon père : « Les endroits où reposent Ahouri et Mikhonsou, son enfant, sont sur la limite de l'angle méridional du lieu [nommé] Pehémato (?) (1). » Satni dit au vieillard : « Jure que ce n'est pas pour ruiner le Pehémato que tu conduis les gens au lieu [indiqué]. » Le vieillard dit à Satni : « Qu'on fasse bonne garde sur moi, qu'on fouille au lieu de Pehémato, et, s'il arrive qu'on ne reconnaisse point Ahouri et Mikhonsou sur l'angle méridional du lieu de Pehémato, qu'on m'en fasse un crime ! » On fit bonne garde sur le vieillard, on reconnut l'endroit où reposaient Ahouri et Mikhonsou, son enfant, à l'angle méridional du lieu de Pehémato. Satni fit transporter ces grands personnages dans la cange royale, puis fit reconstruire l'endroit de Pehémato, comme il était auparavant. Noferképtah fit connaître à Satni que c'était lui qui était venu à Coptos, pour lui faire connaître l'endroit où reposaient Ahouri et Mikhonsou, son enfant.

(1) Le texte est trop mutilé en cet endroit pour que la restitution puisse être considérée comme certaine.



COMMENT THOUTI

PRIT LA VILLE DE JOPPÉ.









COMMENT THOUTII  
PRIT LA VILLE DE JOPPÉ.

(XX<sup>e</sup> DYNASTIE)

---

**L** y avait une fois dans la terre d'Égypte un général d'infanterie, Thoutii était son nom. Il suivait le roi Menkhôpriî (1), v. s. f., dans toutes ses marches vers le pays du Midi et du Nord (2); il se battait à la

(1) C'est le prénom réel du roi Thoutmôs III de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

(2) C'est une formule constante sur les monuments égyptiens de l'époque : « celui qui suit son maître dans toutes ses expédi-





« contre Ta Majesté, v. s. f., et il a massacré les fantassins de Sa Majesté, v. s. f., aussi ses gens de char, et personne ne peut tenir contre lui ». Quand le roi Menkhôpriri, v. s. f., entendit toutes les paroles que le messenger lui avait dites, il entra en fureur comme une panthère du Midi. « Par ma vie, par la faveur de Râ, par l'amour qu'a pour moi mon père Ammon, je détruirai la ville du vil prince de Jôpou, je lui ferai sentir le poids de mon bras (1). » Il fit appeler ses nobles, ses chefs de guerres, aussi ses scribes magiciens, et il leur répéta le message que lui avait envoyé le gouverneur des pays du Nord. Voici ils se turent d'une seule bouche, et ils ne surent que répondre ni en bien ni en mal. Et alors Thoutii dit à Sa Majesté, v. s. f. : « O toi à qui la Terre-Entière rend hommage, commande qu'on me donne la grande canne du roi Menkhopriri, v. s. f., dont le nom est. . . . *tiout-nofri* (2) ; commande aussi qu'on me donne

*versé : Pa Khiri n Khita, le renversé de Khita ; Pa Khiri n Tounpou, le renversé de Tounpou ; Pa Khiri n Jopou, le renversé de Joppé, ou le vaincu de Joppé.*

(1) C'est la formule ordinaire par laquelle on marque l'impression produite sur le roi par un événement désastreux. Cf. stèle de Piônkhi, l. 27-27, etc.

(2) Les premiers mots qui formaient le nom de la canne sont détruits. Ce n'était pas seulement la canne du roi, mais la canne des simples particuliers qui avait son nom spécial : le fait est prouvé par les inscriptions que portent les cannes trouvées dans

des fantassins de Sa Majesté, v. s. f., aussi des gens de char de la fleur des braves du pays d'Égypte, et je tuerai le vaincu de Jôpou, je prendrai sa ville. » Sa Majesté, v. s. f., dit : « C'est excellent, excellent, ce que nous avons dit. » Et on lui donna la grande canne du roi Menkhôpiri, v. s. f., et on lui donna les fantassins, aussi les gens de char qu'il avait demandés.

**E**T beaucoup de jours après cela Thoutii était au pays de T'ahi avec ses hommes. Il fit préparer un grand sac de peau où l'on pouvait enfermer un homme, il fit forger des fers pour les pieds et pour les mains, il fit fabriquer une grande paire de fer de quatre anneaux, et beaucoup d'entraves et de colliers en bois, et quatre cents grandes jarres. Quand tout fut terminé, il envoya dire au vaincu de Jôpou : « Je suis Thoutii, le général d'infanterie du pays d'Égypte, et j'ai suivi Sa Majesté, v. s. f., dans toutes ses marches

les tombeaux et conservées aujourd'hui dans nos musées. Il semble que les Égyptiens aient accordé une personnalité réelle et comme une sorte d'*âme* aux objets naturels et fabriqués qui les entouraient : du moins leur donnaient-ils à chacun un nom propre. Cette habitude était portée si loin, que les diverses parties d'un même ensemble recevaient parfois un nom distinct : le couvercle d'un sarcophage, par exemple, avait un surnom différent de celui du sarcophage même.









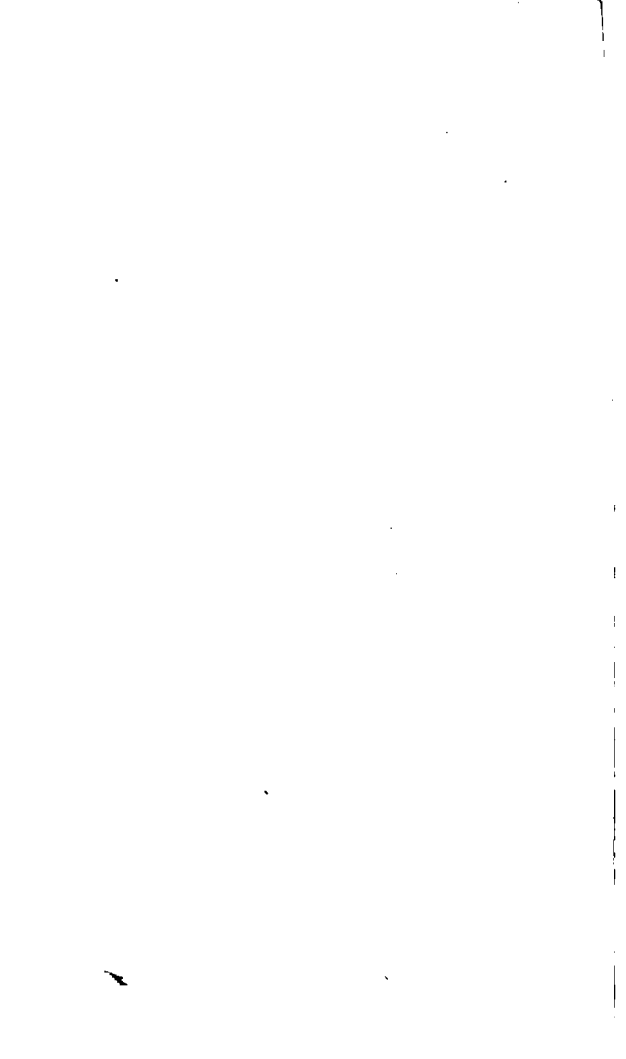






LES

AVENTURES DE SINOUHIT







elle nous prouve que le roman, composé vers la xix<sup>e</sup> dynastie, était encore classique près de vingt siècles plus tard.

Comme le texte de l'Ostracon diffère par certains détails du texte du Papyrus, il ne sera pas inutile d'en insérer ici une traduction complète, qui permettra au lecteur curieux de constater les modifications qui s'étaient introduites dans la rédaction au cours des siècles :

*[On me fit] construire [une pyramide] en pierre, — dans le cercle des pyramides. — Les tailleurs de pierre taillèrent le tombeau, — et en divisèrent les murs; — les dessinateurs y dessinèrent, — le chef des sculpteurs y sculpta; — le chef des architectes qui sont au pays d'en haut parcourut la terre d'Égypte. — Tout le mobilier y fut précieux. — Je lui attribuai des biens en quantité, — je lui assignai des paysans, — et il y eut des bassins, des champs, des réservoirs dans le domaine funéraire, — comme on fait aux Amis de premier rang. — [Il y eut] une statue d'or à la jupe de vermeil — que me firent à moi les fils du roi, — se réjouissant de faire cela pour moi; — car je fus dans les faveurs de par le roi, — jusqu'd ce que vint le jour où on aborde d l'autre rive.*

*C'est fini heureusement en paix.*

\*  
\* \*

Le récit s'ouvre au moment où Sinouhit est en fuite : il vient d'entendre la voix des gens qui le poursuivent, se cache dans un repli de terrain et finit par leur échapper. Ce qui reste du manuscrit ne nous apprend point par quelle série de circonstances il se trouvait réduit à la nécessité de s'expatrier; on voit seulement que c'est *la crainte du roi qui l'a mis sur le chemin de l'exil*, qu'il revenait du pays des Timhou, qu'on travestit ses intentions auprès de Pharaon, et qu'il n'avait mérité en rien sa













les herbes par crainte, voyant la garde sur le sommet de la forteresse, pendant le jour, [et] je fis route pendant la nuit. A l'aube, j'atteignis Pecten (1) et me dirigeai vers l'Ouadi de Qam-oïrt (2). Alors la soif elle s'élança sur moi : je faiblis, mon gosier s'embrasa, je me disais déjà : « C'est le goût de la mort ! » quand soudain je relevai mon cœur, je rassemblai mes forces : j'entendais la voix douce des bestiaux. J'aperçus un barbare, et je le suppliai de m'indiquer la route à suivre pour m'éloigner de l'Égypte. Il me donna de l'eau ; je fis cuire du lait ; j'allai avec lui dans sa tribu. On voulut me donner un territoire de son territoire, mais je m'éloignai à l'instant, et je courus au pays d'Edimâ (3).

QUAND j'y eus passé une année, Âmouanshi, — c'est le prince du Tonou supérieur

avaient élevées à l'orient du Delta, et dont les historiens grecs attribuaient la construction à Sésostris.

(1) Voir p. 102, dans l'introduction de ce conte, l'identification proposée par Brugsch.

(2) *Qam-oïrt* est le nom d'une localité située sur le territoire d'Athribis dans le Delta (Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 838-839). Toutefois, comme au sortir de cette localité Sinouhit rencontre une tribu barbare, il faut bien certainement chercher le Qam-oïrt de notre localité plus à l'est, à la lisière du désert arabique.

(3) Le pays d'Édom. Cf. p. 102.







« accourent à ses appels. Roi, il a gouverné dès  
« l'œuf (1) ; lui-même, depuis sa naissance, c'est  
« un multiplicateur de naissances et aussi un être  
« unique, d'essence divine, par qui cette terre se  
« réjouit d'être gouvernée. C'est un élargisseur  
« de frontières qui prendra les pays du Midi,  
« mais ne convoite pas les pays du Nord : au  
« contraire, il a agi contre les chefs des Sati [et]  
« pour écraser les Nomma-shaou (2). S'il fait  
« une descente ici, puisse-t-il connaître ton nom  
« par l'hommage que tu adresseras à Sa Majesté !  
« Car ne fait-il pas le bien au pays étranger qui  
« lui obéit ? »

LE chef de Tonou me répondit : « Le gou-  
« vernement de l'Égypte, qu'il soit heu-  
« reux, et sa prospérité, qu'elle soit de longue  
« durée ! Tant que tu seras avec moi, je te ferai  
« du bien ! » Il me mit avant ses enfants, me  
mariant à sa fille aînée, et il accorda que je  
choisisse pour moi dans son domaine parmi le

(1) C'est la formule égyptienne pour indiquer que le pouvoir royal appartient au roi dès le moment qu'il est conçu dans le sein de sa mère.

(2) Les peuplades nomades qui habitent le désert à l'Orient de l'Égypte. Ils sont appelés ailleurs *Hriou-Shaou*, les *maîtres des sables*. Le nom de *Nomma-shaou* paraît signifier *qui domine les sables*.

































« et la puissance de tes bras s'étend sur tous les  
« pays! »

« Or donc, que ta Majesté fasse amener Mâki  
« d'Edimâ, Khontiâoush de Khont-Koushou (1),  
« Monous des pays soumis(2); ce sont des princes  
« prêts à témoigner que tout s'est passé à ton  
« gré, et que Tonou n'a point grondé contre toi  
« en soi-même à la manière de tes lévriers; car  
« ma fuite à moi qui vous parle, si elle a été  
« volontaire, elle n'était point préméditée; si je  
« ne m'en suis pas affligé, je ne pouvais plus  
« m'arracher du lieu où j'étais: c'était comme un  
« rêve, comme le songe d'un homme de Athou  
« u se voit à Abou (3), d'un homme de la plaine

dieu fils: de là le titre de *Hor, Hor vivant, vie de Hor* qu'on lui donne dans les protocoles officiels.

(1) *Khont-Koushou*, signifie au propre l'intérieur de Koush, et semble par conséquent désigner un personnage originaire de l'Éthiopie. Toutefois le voisinage d'Édimâ indique plutôt une localité syrienne que je ne sais où placer exactement.

(2) Les mots que je rends par *les pays soumis* ont été rendus par M. Brugsch et par d'autres *le pays des Phéniciens*. Sans entrer dans la question de savoir si le nom ethnique *Woukhou* se prête avec une identification avec la Phénicie, il suffit de dire que l'orthographe du manuscrit ne nous permet pas de le reconnaître dans ce passage. Je ne sais pas d'ailleurs quelle région les Égyptiens de la XII<sup>e</sup> dynastie désignaient sous le nom de *pays soumis* ou plus exactement de *pays ravagés*.

(3) *Abou* est le nom égyptien d'Éléphantine, *Athou* celui d'une localité du Delta: ces deux localités, qui sont situées, la

















fait aux amis du premier rang; il y eut aussi une statue ciselée en or avec une robe de vermeil, et ce fut Sa Majesté qui l'introduisit. Ce n'est pas un homme du commun à qui il en a fait autant, et, en vérité, je fus dans la faveur du roi jusqu'au jour du trépas.

*C'est fini du commencement  
jusqu'à la fin, comme  
ç'a été trouvé  
dans le  
livre.*



**LE NAUFRAGÉ**







**L**e Papyrus qui nous a conservé ce conte appartient au Musée égyptien de l'Ermitage impérial, à Saint-Petersbourg. Il a été découvert en 1880 par M. Wladimir Golénischeff, et signalé aux savants qui ont pris part au cinquième Congrès international des Orientalistes, à Berlin, en 1881. Le texte en est encore inédit, mais une traduction en a été publiée récemment :

*Sur un ancien conte égyptien. Notice lue au Congrès des Orientalistes à Berlin par W. Golénischeff, 1881, sans nom d'éditeur, grand in-8°, 21 p. Imprimerie de Breitkopf et Härtel, à Leipzig. La traduction est fort exacte, ainsi que j'ai pu le constater moi-même, quand M. Golénischeff a eu la complaisance de me montrer l'original. C'est elle que j'ai reproduite, avec la permission de l'auteur, en la modifiant très légèrement sur quelques points.*

On ne sait ni où le manuscrit a été trouvé, ni comment il vint en Russie, ni à quelle époque il entra au Musée de l'Ermitage. Il n'était pas encore ouvert en 1880, et, sans la curiosité intelligente de M. Golénischeff, il attendrait encore dans les tiroirs du Musée qu'on voulût bien le dérouler. Il est de la même écriture que les Papyrus 1-4 de Berlin, et remonte comme eux à la XII<sup>e</sup> dynastie. Il compte cent quatre-vingt-neuf colonnes verticales et lignes horizontales de texte; il est complet du commencement et de la fin, et intact, à quelques mots près. La langue en est claire et facile, le type net et bien formé; c'est

---

à peine si l'on rencontre çà et là quelques mots de déchiffrement difficile ou quelques formes grammaticales nouvelles. Il est appelé à devenir classique pour l'égyptien de la xii<sup>e</sup> dynastie, comme le *Conte des Deux Frères* l'est pour l'égyptien de la xix<sup>e</sup>. Je souhaite ardemment que M. Golénischeff en publie un bon fac-simile aussi vite que possible. Il a rendu un service signalé à la science en découvrant le manuscrit : il doublerait la valeur du service rendu s'il se hâtait de mettre sa trouvaille à la portée de tous les égyptologues.











































part où étaient les gardes, c'est-à-dire à l'endroit du pendu, il délia deux ou trois de ses peaux de chèvres, et, voyant le vin couler par terre, commença à se battre la tête en faisant grandes exclamations, comme ne sachant auquel de ses ânes il se devait tourner pour le premier. Les gardes, voyant que grande quantité de vin se répandait, ils coururent celle part avec vaisseaux, estimant autant gagné pour eux, s'ils recueillaient ce vin répandu. Le marchand se prit à leur dire des injures, et faire semblant de se courroucer bien fort. Adonc les gardes furent courtois, et lui, avec le temps, s'apaisa et modéra sa colère, détournant en la parfin ses ânes du chemin pour les racotrer et recharger : se tenant néanmoins plusieurs petits propos d'une part et d'autre, tant que l'un des gardes jeta un lardon au marchand, dont il ne fit que rire, mêmeement leur donna au parsus encore une chèvre de vin. Et lors ils avisèrent de s'asseoir comme on se trouvait et boire d'autant, priant le marchand de demeurer et leur tenir compagnie à boire, ce qu'il leur accorda : et voyant qu'ils le traitaient doucement quant à la

*the Antient Egyptians*, t. I, p. 35, fig. 29). On y voit trois chèvres d'eau déposées au bord d'un bassin pour y rafraichir. Le détail recueilli par Hérodote est donc conforme de tout point aux mœurs de l'Égypte.





























ou du menu bétail, des terreurs de la déesse Ousirit ou de la Maîtresse des deux pays.

Il ne faut pas aller bien loin dans les nécropoles de Memphis et de Beni-Hassan, pour y rencontrer des bas-reliefs qui serviraient d'illustration au texte de notre conte. On voit, dans le tombeau de Ti, les bergers conduisant leurs troupes de bœufs et de veaux à travers un canal ou une flaque. Hommes et bêtes ont de l'eau jusqu'à mi-jambe ; même un des bouviers porte sur son dos un malheureux petit veau que le courant aurait emporté.

Le conte ajoute à ce que nous connaissions déjà par les monuments figurés un détail curieux et bien caractéristique. Il nous montre ceux des bergers qui s'entendaient au métier marchant derrière leur troupeau et récitant les incantations destinées à conjurer les périls du fleuve. Le Papyrus magique de la collection Harris renfermait plusieurs formules de ce genre, dirigées contre le crocodile et, en général, contre tous les animaux dangereux qui vivent dans l'eau. Elles sont trop longues et trop compliquées pour avoir servi à l'usage journalier : j'imagine que les charmes des bergers étaient courts et faciles à retenir.

Il n'est pas fort aisé de deviner avec certitude quel était le sujet du conte. J'ai trouvé pourtant, dans le curieux livre de Mourtadi sur les merveilles de l'Égypte, une légende qui présente quelque analogie avec l'épisode raconté dans ce fragment. Tandis que le





# HISTOIRE D'UN PAYSAN







manuscrits, on arrive à reconstituer un texte assez long, mais incomplet au début et à la fin.

Le sujet du conte a été découvert et signalé presque simultanément par MM. Chabas et Goodwin. M. Chabas donna le premier la traduction suivie des premières lignes dans son mémoire sur

*Les Papyrus hiératiques de Berlin, récits d'il y a quatre mille ans.* Paris, 1863, in-8°, p. 5-36.

Goodwin se contenta de publier une analyse fort courte, dans un article intitulé :

*The Story of Saneha, An Egyptian Tale of Four Thousand Years ago,* dans le *Frazer's Magazine* (n° du 15 février 1865, p. 185-202), p. 188. M. Chabas n'avait connu, pour établir son texte, que les Papyrus de Berlin ; M. Goodwin eut la bonne fortune de découvrir le *Papyrus Butler* au British Museum et inséra la traduction raisonnée des premières lignes dans les

*Mélanges Égyptologiques* de Chabas, 2<sup>e</sup> série. Paris, 1864, Benjamin Duprat, in-8°, p. 249-266, ce qui fournit à M. Chabas lui-même (p. 266-272) l'occasion de rectifier quelques détails de sa propre traduction, et de la traduction anglaise.

Depuis lors, on n'a rien publié sur ce sujet. J'ai eu l'occasion d'étudier et de traduire le texte pour mes cours au Collège de France, et c'est une partie de cette traduction qu'on va lire. J'ai pensé qu'il valait mieux arrêter le récit au moment où le paysan, mis en surveillance par ordre du roi, commence à se lamenter. Le texte de ses plaintes paraît avoir été un morceau de style soigné : il est rempli d'expressions qui demanderaient un commentaire perpétuel et n'intéresseraient pas le lecteur. J'ai cru pouvoir restituer sans inconvénient, au commencement, quelques lignes qui indiquent comment débutait l'histoire du paysan.







coin de l'étoffe dans l'eau et la tendit de l'autre côté jusque sur les arbres fruitiers.

**L**E paysan vint sur le chemin public, et l'employé dit : « S'il te plaît, paysan, ne monte pas sur mes vêtements. » Le paysan dit : « S'il te plaît, mon chemin est bon. » Lorsqu'il fut dessus, ce chasseur dit : « Pourquoi as-tu pris mes dattes sur le chemin ? » Ce paysan dit : « La montée était longue ; le chemin avait des dattes, et tu t'es arrangé de manière que nous ne pussions passer que par dessus tes vêtements ; n'aurais-tu pas dû les écarter du chemin ? Alors voilà que cet âne-ci, qui est à moi, a rempli sa bouche de palmes de dattes. » Ce chasseur dit : « Voici que je vais t'enlever ton âne, puisqu'il a mangé mes dattes, car il faut qu'il subisse son châtement. » Ce paysan dit : « Mes voies sont bonnes. C'est injuste : je veux faire reculer mon âne, j'éloigne mon âne de ton linge, et tu t'en empires parce qu'il a rempli sa bouche de dattes ! Mais certes je connais le maître de ce domaine ; c'est le grand intendant Mirouitensi. Lui, certes, châtie la violence dans cette Terre entière (1) :

(1) La *Terre entière* est un des noms qu' les Égyptiens donnaient couramment à l'Égypte.

« serai-je violenté par lui sur son domaine ? »  
Ce chasseur dit : « Est-ce là vraiment le langage  
« que peut tenir à son maître un homme qui  
« est traité vulgairement du nom de misérable ?  
« Moi, si c'est moi qui te parles, c'est le grand  
« intendant qui te jugera ! » Alors il se saisit de  
branches de tamarisque et d'acacia, et il lui en  
flagella tous les membres ; il ravit son âne et le  
fit entrer dans son champ. Lors, ce paysan pleura  
très-fort par douleur de ce qu'on lui faisait. Ce  
chasseur dit : « N'élève pas la voix, paysan, qu'  
« tu iras à la ville du divin seigneur du si-  
« lence (1) ! » Ce paysan dit : « Tu m'as frappé,  
« tu as volé ma propriété, tu t'en es emparé :  
« c'est moi qui implorerai de ma bouche le divin  
« seigneur du silence. Rends-moi ce qui m'ap-  
« partient, et alors, certes, je ne me plaindrai pas  
« de ta dureté. »

Ce paysan passa la durée d'un jour à implo-  
rer ce chasseur, sans que celui-ci lui fit droit  
pour cela. Quand ce paysan partit pour Hakhnin-  
souton afin d'implorer le grand intendant, il le  
trouva sortant de la porte de sa maison pour

(1) Le *divin seigneur du silence*, c'est Osiris, le dieu des  
morts ; sa *ville* est le tombeau. Osiris, dans ce rôle, avait pour  
compagne une déesse, qui porte le nom significatif de *Miritskre*,  
celle qui *aime le silence*.











LA QUERELLE D'APOPI  
ET DE SOKNOUNRI








*in-4°*, p. 16-19), par Lushington (Fragment of the first Sallier Papyrus dans les Transactions of the Society of Biblical Archæology, t. IV, p. 263-266, reproduit dans les Records of the Past), par Brugsch (Histoire d'Égypte, *in-4°*, 1859, p. 78 sqq., Geschichte Ägyptens, *in-8°*, 1878, p. 222-226), et dans son mémoire Tanis und Avaris (Zeits. für allg. Erdkunde, Neue Folge, t. XIV, p. 81 sqq.), par Ebers (Ägypten und die Bücher Moses, 1868, p. 204 sqq.). Goodwin, après mûr examen, émit timidement l'opinion qu'on pourrait bien y trouver moins la relation exacte que la relation romanesque de faits historiques (dans la traduction anglaise du grand ouvrage de Bunsen, Egypt's place, t. IV, p. 671). C'est l'opinion à laquelle je me suis rallié. La transcription, la traduction et le commentaire du texte sont donnés tout au long dans mes Études égyptiennes, t. I, p. 195-216.

Il m'a semblé que les débris subsistants permettent de reconstituer presque en entier les deux premières pages. Peut-être l'essai de restitution que je propose paraîtra-t-il hardi même aux égyptologues : on verra du moins que je ne l'ai point entrepris à la légère. L'étude minutieuse de mon texte m'a conduit aux résultats que je soumets à la critique.





**L** arriva que la terre d'Égypte était aux Impurs (1), et, comme il n'y avait point de seigneur v. s. f. roi, ce jour-là, il arriva donc que le roi Soknounri (2) v. s. f., fut souverain v. s. f. du pays du Midi, et que les Impurs de la ville de Râ (3) étaient dans la dépendance de Râ-Apôpi v. s. f. dans Hâouârou (4), la Terre Entière lui rendait tribut avec ses produits manufacturés et le comblait aussi de toutes les bonnes choses du Tomiri (5). Voici que le roi Râ-Apôpi v. s. f. se prit Soutekhou pour maître, et il ne servit plus aucun dieu qui était dans la Terre Entière si ce n'est Soutekhou, et il construisit un temple en travail excellent et éternel à la porte du roi Râ-Apôpi v. s. f., et il se leva chaque jour pour sa-

(1) C'est l'une des épithètes injurieuses que le ressentiment des scribes prodiguait aux Pasteurs et aux autres peuples étrangers qui avaient occupé l'Égypte.

(2) C'est la prononciation la plus probable du nom que l'on transcrit ordinairement *Raskenen*. Trois rois d'Égypte ont porté ce prénom, deux du nom de Taâa, un du nom de Taâaqen. C'est du plus ancien des Taâa qu'il s'agit probablement ici.

(3) La ville de Râ est Héliopolis, On du Nord.

(4) Hâouârou, l'Avaris de Manéthon, était la forteresse des Pasteurs en Égypte. M. de Rougé a prouvé qu'Hâouârou était un des noms de Tanis, le plus commun aux anciennes époques.

(5) La Basse-Égypte, le *Pays des canaux*. Cf. p. 131, note 2.

crifier des victimes quotidiennes à Soutekhoun, et les chefs vassaux du souverain v. s. f. étaient là avec des guirlandes de fleurs, exactement comme on faisait pour le temple de Phrâ Harmakhouti. Et le roi Râ-Apopi v. s. f. songea à envoyer un message pour l'annoncer au roi Soknounrî v. s. f., le prince de la ville du Midi (1). Et beaucoup de jours après cela, le roi Râ-Apôpi v. s. f. fit appeler ses grands chefs....

**L**E texte s'interrompt ici pour ne plus reprendre qu'au début de la page 2 : au moment où il reparait, après une lacune presque complète de cinq lignes et demie, nous trouvons des phrases qui appartiennent évidemment au message du roi Apôpi. Or, des exemples nombreux, empruntés aux textes romanesques comme aux textes historiques, nous apprennent qu'un message confié à un personnage est toujours répété par lui presque mot pour mot : nous pouvons donc assurer que les deux lignes mises, à la page 2, dans la bouche du messager, étaient déjà dans les lignes perdues de la page 1, et de fait, le petit fragment isolé qui figure au bas du fac-simile porte des débris de signes qui répondent exactement à l'un des passages du message. Cette première version du message était donc mise dans la bouche des conseillers

(1) La ville du Midi est Thèbes.



















TROIS FRAGMENTS  
D'UNE HISTOIRE DE REVENANT

(XX<sup>e</sup> DYNASTIE)



**IL**LS nous ont été conservés sur trois tessons de pot, dont un seul est aujourd'hui au Louvre, tandis que les deux autres sont au Musée Égyptien de Florence.

L'Ostracon de Paris est formé de deux morceaux recollés ensemble et portant les débris de onze lignes. Il a été traduit, mais non publié, par Déveria, Catalogue des manuscrits égyptiens du Musée du Louvre, Paris, 1872, p. 208, et le cartouche qu'il







« demain matin, quand] le disque solaire sortira  
« des deux horizons. » Il ordonna au lieutenant  
du temple d'Ammon de loger ces gens-là, [il dit à  
chacun d'eux] ce qu'il avait à faire et il les fit re-  
venir se coucher dans la ville le soir. Il [établit...

**D**ANS les fragments de Florence, le grand-prêtre  
se trouve en tête-à-tête avec le revenant. Peut-  
être est-ce en faisant creuser le tombeau qu'il a  
rencontré par hasard un tombeau plus ancien, dont  
l'hôte s'est mis à causer avec lui. Au point où nous  
prenons le texte, c'est très-probablement le prophète  
d'Ammon qui a la parole.

**J**E grandissais et je ne voyais pas les rayons  
« du soleil, et je ne respirais pas le souffle  
« de l'air, mais l'obscurité était devant moi  
« chaque jour, et personne ne me venait trou-  
« ver. » L'esprit lui dit : « Moi, quand j'étais  
« encore vivant sur terre, j'étais trésorier du  
« roi Râhotpou, v. s. f., j'étais aussi son lieute-  
« nant d'infanterie. Puis, je passai en avant des  
« gens et à la suite des dieux, et je mourus en  
« l'an XIV, pendant les mois de Shomou (1) du

(1) L'année égyptienne était divisée en trois saisons de quatre  
mois chacune : celle de *Shomou* était la saison des moissons.

















« Qu'on porte du brandevin d'Égypte sur le lac ! »  
Ils agirent selon l'ordre du roi. Le roi se lava avec ses enfants, et il n'y eut vin du monde avec eux, si ce n'est le brandevin d'Égypte ; le roi se délecta avec ses enfants, il but du vin en très-grande quantité, à cause de l'avidité que marquait le roi pour le brandevin d'Égypte, puis le roi s'endormit sur le lac, le soir de ce jour-là, car il avait fait apporter un lit de repos sous une treille, au bord du lac.

LE matin arrivé, le roi ne put se lever à cause de la grandeur de l'ivresse dans laquelle il était plongé. Passée une heure sans qu'il pût encore se lever, les courtisans proférèrent une plainte disant : « Est-il possible que, s'il arrive au roi de  
« s'enivrer autant qu'homme au monde, homme  
« au monde ne puisse plus entrer vers le roi pour  
« une affaire (1) ? » Les courtisans entrèrent donc au lieu où était le roi, et dirent : « Notre  
« grand maître, quel est le désir qui possède le  
« roi ? » Le roi dit : « Il me plaît m'enivrer  
« beaucoup.... N'y a-t-il personne parmi vous  
« qui puisse me conter une histoire, afin que je  
« puisse me tenir éveillé par là ? » Or, il y

(1) Litt. : « Est-ce chose qui peut arriver celle-là, s'il arrive  
« que le roi fasse ivresse d'homme tout du monde, que ne fasse  
« pas homme tout du monde entrée pour affaire vers le roi ? »



boire comme à l'ordinaire ; arriva l'heure de se coucher tous les deux, il ne put la connaître, par l'excès de la douleur où il se trouvait. Elle lui dit : « Que t'est-il arrivé sur le fleuve ?... »

**L**A publication d'un fac-simile exact me permettra peut-être un jour de traduire complètement les dernières lignes. J'essaierai en attendant de commenter le petit épisode du début.

Le roi *Ahmas*, l'*Amasis des Grecs*, veut boire une sorte de liqueur que le texte nomme toujours *Kolobi* d'Égypte, sans doute par opposition aux liqueurs d'origine étrangère que le commerce importait en Égypte. *M. Révillout* conjecture que le *Kolobi* d'Égypte pourrait bien être, soit le vin âpre du *Fayoum*, soit le vin de *Marea* (1). On pourrait penser que le *Kolobi* n'était pas fabriqué avec du raisin, auquel cas il y aurait lieu de le comparer à l'espèce de bière que les Grecs nommaient *Koumi* (2). Je suis assez porté à croire que ce breuvage si rude à boire, et dont l'ivresse rend le roi incapable de travail, n'était pas un vin naturel. Peut-être doit-on y reconnaître un vin singulier dont parle *Pline* (3) et dont le nom grec *ekbolos* pourrait être une assonance lointaine du terme égyptien

(1) *Revue égyptologique*, t. I, p. 65, note 1.

(2) *Dioscoride, De la matière médicale*, l. II, ch. 109 et 110.

(3) *H. N.*, xiv, 18.

kolobi. Peut-être encore désignait-on de la sorte des vins si chargés d'alcool qu'on pouvait les enflammer comme nous faisons de l'eau-de-vie : c'est cette seconde hypothèse que j'ai admise et qui m'a décidé à choisir pour rendre kolobi le terme inexact de brandevin.

La scène se passe sur un lac, mais je ne crois point qu'il s'agisse ici du lac Maréotis (1) ni d'aucun des lacs naturels du Delta. Le terme shi, lac, est appliqué perpétuellement, dans les écrits égyptiens, aux pièces d'eau artificielles dont les riches particuliers aimaient à orner leur jardin. On souhaite souvent au mort, comme suprême faveur, qu'il puisse se promener en paix sur les rives de la pièce d'eau qu'il s'est creusée dans son jardin, et l'on n'a point besoin d'être demeuré longtemps en Égypte pour comprendre l'opportunité d'un souhait pareil. Les peintures des tombeaux thébains nous montrent le défunt assis au bord de son étang ; plusieurs tableaux prouvent d'ailleurs que ces étangs étaient parfois placés dans le voisinage immédiat de vignes et d'arbres fruitiers. L'auteur du récit ne fait donc que rappeler un petit fait de vie courante, lorsqu'il nous dépeint Ahmas buvant du vin sur le lac de sa villa ou de son palais, et passant la nuit sous une treille au bord de l'eau (2).

(1) Révillout, *Op. l.*, p. 65, note 2.

(2) Wilkinson, *A popular Account of the Antient Egyptians*, t. I, p. 25, 38, 42.















bateau un grand trône, et sur le trône était assise la glorieuse, la bienfaisante, la distributrice bienfaisante des fruits de la terre, la reine des dieux, Isis, et tous les dieux de l'Égypte se tenaient debout autour d'elle, à droite et à gauche. L'un d'eux s'avança au milieu de l'assemblée, celui dont la hauteur est estimée de vingt coudées, celui qu'on nomme Onouris en égyptien (1), Mars en grec, et, se prosternant, parla ainsi :  
« Viens à moi, déesse, toi qui as le plus de puissance parmi les dieux, toi qui commandes à tout ce qui est dans l'univers, toi qui preserves tous les dieux, ô Isis, et écoute-moi dans ta miséricorde. Ainsi que tu l'as réglé, j'ai gardé le pays sans faillir, et, jusqu'à présent, le roi Nectonabo a tout fait en ma faveur ; mais Damaous, entre les mains de qui tu as constitué l'autorité, a négligé mon temple et s'est montré contraire à mes ordres. Je suis hors de mon propre temple, et les travaux du sanctuaire sont à moitié inachevés par la méchanceté du gouverneur. » La reine des dieux, ayant ouï ce qui vient d'être dit, ne répondit rien.

(1) L'orthographe adoptée aujourd'hui pour ce nom est Anhour ou Anhourî. Anhourî est une des nombreuses formes du dieu Soleil ; il était adoré, entre autres, dans le nome Thinite et à Sebennytos.















*Acbevé d'imprimer le 30 Novembre 1881*

*par G. Jacot imprimeur à Orléans*

*pour Maisonneuve et Cie*

*libraires-éditeurs*

*à Paris*

